

Le Canard

MONTREAL, 27 OCT. 1883.

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable tous les mois.

Vingt par cent de commission accordée à toute personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés ou plus.

Annances : Première insertion, 10 centimes par ligne; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Mons. A. H. Gervais, de Haverhill, Mass. est autorisé à prendre des abonnements.

A. FILLARD & CIE., Editeurs-Propriétaires, No. 8 Rue Ste. Thérèse.

A compter du 1er Novembre prochain, le prix de l'abonnement au Canard pour les personnes de la campagne et des États-Unis sera élevé à une piastre par année invariablement payable d'avance.

Cette nouvelle disposition ne changera rien à la manière dont se fait la vente dans les dépôts.

Le Canard sera toujours vendu un centime le numéro ou huit centimes la douzaine aux agents vendus par le passé.

CAUSERIE

Je vous avais promis samedi dernier, chers lecteurs, de vous parler aujourd'hui du nouveau Cabinet de Québec, mais les événements importants qui sont survenus cette semaine me forcent à remettre à plus tard cette question plus ou moins insignifiante.

Tout le pays est en liesse depuis mardi dernier à l'occasion de l'arrivée du marquis de Lansdowne au milieu de nous. Notre nouveau gouverneur général est un irlandais de haut rang et dont on fait de grands éloges. Ce qui ne l'a pas empêché d'avoir eu beaucoup de difficultés à arriver jusqu'à nous. Le vaisseau qui le portait dans ses flancs avait à lutter contre une forte marée et ce n'est qu'après une heure d'un travail opiniâtre qu'on put enfin réussir à jeter les amarres à Lévis. Si le marquis n'est pas patient, il a dû trouver le temps long. C'est du moins ce que pensaient nos bons Québécois qui encourraient les quais depuis deux ou trois heures, et rien n'était plus drôle que d'entendre les saintes puses ou moins spirituelles qui jactaient de temps en temps de cette foule compacte: "L'arrivera pas" disaient les uns. "L'arrivera bientôt les autres."

"Comme il doit s'amuser." "S'amuser? je crois bien, répartait une grosse femme qui se tenait là le nez au vent et les deux mains sur ses hanches, c'est tant de temps qu'il n'aura pas à passer avec nos coutilliers." "Badiouge à part, il doit s'embêter rudement, le nouveau gouverneur et si j'étais à sa place, je serais furieux." "Et l'est certainement oria un loustic, et n'ea doutez pas, L'âne s'damme."

Ce mot eut l'effet d'une fusée: un immense hourrah éclata dans cette foule. On saisit le coupable et on le promena en triomphe par les rues de la ville le reste de la soirée. Grâce à lui notre nouveau gouverneur est baptisé. On a eu Dufresne, D'orme, ou aura maintenant L'âne s'damme. Qu'on vienne dire après cela que nos Québécois n'ont pas d'esprit.

Un autre personnage non moins marquant et peut-être plus impatiment attendu nous est aussi arrivé cette semaine; c'est Mgr Smolle d'ore, le délégué apostolique qui vient essayer de dénouer l'imbroglio Lavat-Victoria. Le grand vicaire aurait bien voulu aller de suite lui présenter ses hommages, mais le délégué est en ce moment l'hôte de l'archevêque de Québec et on comprend que ce pauvre sénateur a dû s'abstenir. Néanmoins, il me disait lui-même hier qu'il allait goûter son arrivée à Montréal et qu'il voulait être le premier à recevoir la bénédiction papale.

Cela se comprend, mais ce qui se comprend moins c'est que le délégué soit venu par New-York tandis que Mgr Lafleche et le fameux Dr Desjardins venaient par Québec Mystère!

Un avaré bien connu de cette ville et que je ne veux pas nommer, a été victime d'un bien triste accident la semaine dernière. Il était arrivé chez lui le midi pour dîner, et comme il était excessivement pressé il s'était mis à manger très vite et avalait ses aliments sans presque les mâcher. Tout à coup une bouchée de bifteck lui resta dans le gosier. Il fit tout ce qu'il put pour la faire passer ou pour s'en débarrasser, mais il n'y réussit qu'à l'étouffer davantage. Il finit en pouvant plus: "Vite qu'on fasse venir le médecin, s'écria notre homme à moitié étranglé. Le docteur B. arrive: inutile de dire qu'il est reçu comme le Messie aurait pu l'être. Moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, l'instrument du chirurgien a pénétré dans le gosier, et le patient contemple avec délices l'énorme morceau de bœuf qui sort peu à peu le son organe distendu. Il n'était pas plus tôt sorti, que notre malade tout à fait soulagé, demanda au docteur combien il lui doit..... pour ce petit service.

"C'est dix piastres, répond le Dr B.

"Dix piastres!... c'est bien cher; on vous donnant la moitié, ce sera bien assez pour cinq minutes de travail.

"Va pour la moitié, dit le chirurgien en coupant aussitôt en deux le morceau de bœuf qu'il venait d'extraire de la gorge de l'avaré, mais laissez-moi finir mon opération." Et sans désomparer, il introduit dans l'oesophage de son client au moyen d'un autre instrument préparé en cas de besoin, la moitié de la malencontreuse bouchée de bifteck, puis il retire son instrument et se dispose à plier bagage.

"Mais que faites vous, s'écria le malheureux stupéfait. Allez vous me laisser ainsi?" "Certainement puisque vous ne me donnez que la moitié du prix que je vous demande, il est juste que je ne vous vide le gosier qu'à moitié.

Quoique terriblement avaré, notre retour comprit la leçon. Il se soumit de bonne grâce et avoua que si le chirurgien avait fait prix d'avance avec lui, il lui eût offert de grand cœur le double ou le triple de la somme qu'il avait demandée.

Mot de la fin.

Mitchel le grand écrivain français visitait un jour en compagnie de quelques dames du grand monde une galerie de peintures justement ornées bres Passant devant l'élegant portrait de François Ier par le Titien, il dit: Voilà comme Dieu nous l'a donné. Puis arrivé devant un autre portrait d'un même roi, affaissé maussade, rougeaud, il ajouta: Et voilà comment les dames le lui ont rendu!

NOTRE CORPORATION

Décidément les ignorants qu'on eût censés prendre nos intérêts au conseil de ville se mécient de nous. Ils prédisent annuellement un demi million de taxes; ils dépensent quatre ou cinq cents piastres pour recevoir Monsieur De'orme, mais ils n'ont plus rien en caisse quand il s'agit d'améliorer un peu nos chemins ou de réparer les escaliers du Champ de Mars.

Il est vrai de dire que nos affaires municipales sont bien administrées et que c'est peut-être là la raison de ce qui se passe à l'Hôtel-de-Ville depuis quelques mois. Mais tout cela va changer; en présence du mécontentement toujours croissant des citoyens, nos édiles viennent enfin de nous accorder l'enquête que l'on réclamait de toutes parts.

Ils ont nommé un comité formidable et il nous tarde de le voir à l'œuvre.

La Minerve a tort de tourner ce comité en ridicule en disant qu'il est réduit à sa plus simple expression puisqu'il ne se compose que d'un membre.

C'est vrai, c'est très vrai même, mais il ne faut désespérer de rien puisque cet échevin-comité est l'échevin Lauront. Avec lui, y a pas de soins, comme dirait mon ami Ladébauche, ça va marcher et ça va en voir de belles. Espérons le.

Et attendant, le père Black, le trésorier de la cité a pris des résolutions saluantes. Il vient de prévenir tous les employés de l'Hôtel-de-Ville qu'à l'avenir ils devront se rendre au bureau à neuf heures du matin et ne le quitter qu'à cinq heures du soir.

Une demi heure leur sera accordée pour dîner, mais ils devront rapporter leurs victuilles au bureau.

Tout cela est très grave, mais ce n'est rien en comparaison de ce qu'il ajoute un peu plus loin. Lisez attentivement: Aucune permission de sortie ne leur sera accordée! Vous avez bien lu, n'est ce pas? Aucune permission de sortie. S'imagine-t-on ces employés enfermés dans leur bureau de neuf heures du matin à cinq heures du soir et sans aucune permission de sortie? Il peut cependant se présenter des cas où une petite sortie soit absolument nécessaire... et on voit d'ici les conséquences désastreuses que pourra entraîner cet excès de sévérité.

Les contribuables qui ont affaire au bureau pourraient bien sentir... un de ces jours que ceci est trop fort. En tous cas nous nous adressons à notre commission sanitaire d'envoyer rôder par là de temps en temps quelques uns de ses meilleurs agents; ils trouveront peut-être quelque chose à faire.

Communication Monsieur le Directeur. Accordez moi un tout petit espace de votre intéressant journal, pour vous signaler quelques faits, qui ne peuvent manquer d'intéresser vos lecteurs. Je n'aurais jamais osé critiquer les officiers du 65ème Bataillon si un de vos aimables lecteurs n'avait pris l'initiative, en adressant des compliments plus ou moins flatteurs à ce Petit bonhomme pas plus haut que ça. Espérons que ce conseil sera très utile à celui à qui il est adressé, et qu'il saura en tirer partie. Sans être moi même militaire, j'ai assez bon œil, pour juger de la discipline hors ligne que l'on impose à ce magnifique régiment. A qui la faute? vous l'ignorez peut-être! mais la responsabilité en retombe sur ses officiers qui osent se qualifier de militaires. Ils sont très communs les militaires disciplinés comme Messieurs ces officiers. On en voit beaucoup surtout parmi nos compagnards, vous en avez eu un exemple lors du camp de Larprie.

Un des plus grands torts de ces officiers, c'est de promettre beaucoup et de tenir bien peu. Je citerai par exemple, un voyage à Québec qui n'a pas eu lieu, des excursions et pique extra lors de la dernière exposition qu'aucun soldat n'a touchée, et combien d'autres choses qu'il serait long d'énumérer ici. De plus ils sont d'une prétention ridicule. Il y a quelques semaines, je rencontrais dans un salon où je passai la soirée, des officiers portant l'uniforme du régiment et qui traînaient vraiment le sabre en temps de paix, comme cela leur a déjà été dit. A mon avis, ce n'est pas tout à fait convenable; ces officiers, seraient bien de ne plus paraître sous ce costume ou je leur promets une racée de ma façon. Tandis que ces messieurs sont à s'amuser, nos braves militaires, simples soldats, s'exténuent à s'exercer afin de donner au bataillon, l'apparence

martiale et fière que plusieurs officiers n'ont jamais su lui donner.

Voyons, un peu de sérieux. Soyons donc militaires pour l'être et soumettez vous à la discipline comme ceux que vous commandez.

Lors de la distribution des prix du concours annuel de tir à la cible du bataillon. J'ai obtenu une entrée par je ne sais quel hasard et je me suis rendu dans l'espérance d'y voir une démonstration toute militaire. Quelle ne fut pas ma déception en voyant nos soldats arriver les uns après les autres et accompagnés par la plupart d'une blonde ou d'une bruno.

Vous n'avez donc pas compris savants officiers que tout le bataillon, musique en tête aurait dû se rendre en corps et faire la parade dans le Victoria Skating rink. Vous ne vous êtes pas imaginé que cela aurait fait plaisir à tous les assistants.

Pauvres officiers! Et puis était il absolument nécessaire de choisir M. Hughes pour faire la lecture de la liste des prix? Ce monsieur parle-t-il français, parle-t-il anglais? je n'en sais rien, mais il était admirable à entendre surtout lorsqu'il a fait mention des prix du concours ouvert, à tous les bataillons.

D'un autre côté je me suis bien amusé de voir les soldats portant le képi, quand tous les officiers avaient la tête ornée du fameux schako à plumet. Il faut croire que ces savants officiers ne comprennent pas ce que veut dire uniforme d'un régiment. Ils feraient bien de l'apprendre.

Quant aux prix qui ont été décernés ce soir là, je ne parlerai que du deuxième obtenu par le sergent B. Lafontaine. Ce prix devait avoir été donné par des officiers subalternes, car il consistait en un petit bain d'enfant, un arrosoir et un pot de... le tout en fer-blanc. C'était à craver de rire, et j'en ai presque fait une maladie.

Ces quelques remarques auront pour effet, je l'espère, de créer dans la discipline de ce bataillon, une réforme très désirable et très nécessaire.

En terminant, j'espère ardemment que les officiers du 65ème bataillon tireront partie de ces quelques remarques. Agréés M. le Directeur, mes remerciements.

Un de vos lecteurs.

UNE QUESTION

Le Concert donné par la bande de la cité, lors de la distribution des prix du 65ème bataillon au Victoria Skating ring, a été superbe, et nous n'avons que des félicitations à adresser à son habile chef M. Ernest Lavigne. Surtout, le maestro serait bien aimable de nous dire d'où est tiré le chœur de la Bénédiction des Oiguardes qu'il a fait exécuter à ce concert. Nous connaissions celui des Huguenots mais celui de M. Lavigne nous est parfaitement inconnu.

ANTOINE.

Gorham, N. H., 14 juillet 1879.

Messieurs, Je ne sais pas qui vous êtes; mais je remercie le Seigneur et je vous suis infiniment reconnaissant, car je suis maintenant que dans ce siècle de mauvaises drogues, il existe un remède qui donne satisfaction et qui dépasse même la réclame que l'on fait autour de lui. Il y a quatre ans, j'eus une légère attaque de paralysie qui m'énerma tellement que la moindre excitation me faisait trembler comme si j'eusse été pris de la fièvre. En Mai dernier, on me conseilla d'essayer les Amers de Houlston. J'en bus une bouteille sans qu'il se produisît chez moi aucun changement, mais une seconde bouteille apaisa tellement mes nerfs que je suis maintenant aussi bien que je n'ai jamais été. J'étais obligé de me servir de mes deux mains pour écrire et aujourd'hui j'écris ces lignes rien qu'avec ma main droite.

Si vous continuez à fabriquer le remède que vous vendez d'une manière aussi honnête et aussi parfaite, vous amasserez noblement une telle fortune et vous ferez à vos frères le plus grand bien qui ait jamais été fait à l'humanité.

Tim. Burgen

raillé couronné de créneaux fantastiquement découpés, une porte très ornée était toute grande ouverte pour livrer passage au char.

Farandoul, dominant toute la foule, embrassa d'un coup d'œil une scène étrange et grandiose.

Dans la grande cour du palais, les gardes du radjah formaient la haie jusque devant la colonnade centrale où se tenaient les dignitaires de la cour; tout au fond, derrière une balustrade, apparaissait la tête Lavoisier de Nana Sirkar immobile sur un divan, au milieu de ses quarante femmes.

Le char passant rapidement sur le front des troupes vint s'arrêter juste devant la balustrade, à vingt mètres du radjah. Tous les yeux étaient fixés avec étonnement sur les faux fakirs qui n'avaient trouvé aucune occasion pour s'acquiescer.

Entré derrière le char avec la foule, l'interprète put se glisser jusqu'à eux.

—Alerte! alerte! dit-il, l'aventure fait du bruit, on vocifère contre ces fakirs profanateurs du char, il faut décamper.

En effet des cris se faisaient entendre derrière les gardes, on voyait des fanatiques se hisser sur leurs épaules et montrer le poing aux pauvres fakirs.

Parmi ces énergumènes le musicien des bayadères se montrait le plus acharné. Farandoul jeta un rapide regard autour de lui; deux pelotons de gardes étaient venus sous bruit se ranger derrière les marins; la retraite était coupée, il fallait faire bonne contenance et garder impassiblement son rôle.

Cependant un homme jeune et de figure agréable, debout auprès du radjah, s'était avancé jusqu'à la balustrade pour interroger la troupe des fanatiques. Ses officiers lui avaient amené le musicien des bayadères, toujours gesticulant. Au grand étonnement de Farandoul, une longue conversation commença entre le grand personnage et l'humble musicien presque sur le pied de l'égalité. Le musicien avait bien commencé par des marques d'humilité apparente, mais peu à peu les têtes s'étaient rapprochées et la conversation avait continué à voix basse!

—Le musicien des bayadères! murmura Mandibul, diable! diable! Ventre de phoque!

Farandoul parut frappé d'une idée soudaine.

—Mandibul! Mandibul! vous avez causé avec les bayadères! fatale imprudence! Vous n'êtes pas assez impassible pour un fakir... attendons-nous à tout! nous sommes découverts!

—Le grand personnage qui cause avec le musicien, dit tout bas l'interprète, est le jaghirdar Kandjet, le premier ministre du vieux Nana-Sirkar, que vous voyez là-bas au milieu de ses femmes.

—Mais il ne bouge pas?

—Le radjah ne sort plus depuis longtemps de son palais, il a plus de quatre-vingt dix ans, sa longévité surprend tout le monde à Kifir, mais vous comprenez que ces quarante femmes ont un intérêt sérieux à conserver sa santé, il s'agit pour elles d'éviter le sully, c'est-à-dire, d'être brûlées avec lui le jour de ses funérailles.

—L'usage de brûler les veuves s'est conservé à Kifir?

—Comment donc! cela se fait encore dans les possessions anglaises, a plus forte raison ici! A Kifir pas une veuve de la bonne société ne manque rien à sa coutume, et les femmes du radjah, à leur par leur haute position de donner l'exemple, moins quo par soune; d'ailleurs, pour elles, le sacrifice ne serait point facultatif. Il serait forcé!...

(A continuer.)

Demandez le numéro de l'ALBUM MUSICAL du mois de septembre. Prix 25 cents.